

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
Francis CHEVASSURÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Drouot (9<sup>e</sup>), Paris

## LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ABONNEMENT SPÉCIAL

au Supplément littéraire avec le numéro ordi-

naire du samedi

France.....	10 fr.
Union postale.....	12 fr.

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gratuitement à tous nos abonnés.

## Sommaire

HENRY BORDEAUX.....	Le locataire
HUGUES DELORME.....	Nouvelle inédite
SONTA.....	Eloge du Pot-au-Feu
COQUELIN AINÉ.....	Petits cahiers d'une étrangère
J. DE NARFON.....	Coquelin Cadet
MICHEL AUBÉ.....	L'Eglise et l'Académie
CATULLE MENDÈS.....	Le Parnasse et les Parnassiens
J. LORTEL.....	Poèmes
ÉRYAN.....	Un crime sensationnel
TAVERNY.....	Le premier rendez-vous
ANDRÉ BEAUMIER.....	La Clarté
EUG. FROMENTIN.....	A travers les Revues
	« Lettres de jeunesse »
	Le livre du jour

## Page Musicale

JEAN NOUGUÈS.....	Fragment de « Quo vadis ? »
-------------------	-----------------------------

## Le Locataire

NOUVELLE INÉDITE

— Vous aurez de mes nouvelles, affirma poliment M. Menestrel en se retournant, dans l'escalier, vers son locataire.

Mais celui-ci lui pouffa au nez, sans respect pour cette courtoisie menaçante. Il est vrai que M. Menestrel l'avait proféré si souvent sans y donner suite.

M. Menestrel était un homme doux, paisible et craintif, qui vivait du revenu d'une maison qu'il avait héritée de son père et de quelques économies amassées pendant vingt années, occupées au greffe du tribunal en qualité de second, puis de premier commis. Il rendait visite en personne à ses locataires, leur accordait de petites réparations après avoir beaucoup argumenté et touchait ses termes avec exactitude. Comme il était d'un commerce tranquille et bienveillant, du rez-de-chaussée aux galetas on le traitait avec égards, sauf Balivaux, le maçon qui occupait au cinquième trois pièces où il avait entassé six enfants.

Ce Balivaux travaillait peu, buvait beaucoup, criait davantage et se servait de sa nombreuse progéniture comme d'une fortune qu'il administrait. Car, en l'invitant sans cesse, il touchait impudemment des subsides, tant de l'Assistance publique que de la charité privée. On ne refusait rien à un homme accablé de si lourdes charges et qui insistait. Balivaux, bien nourri, bien abreuvé, gaillard et rubicond, vivait au cabaret tandis que sa famille grouillait comme elle pouvait dans un espace restreint. Aussi devait-il quatre termes à M. Menestrel, patient et peiné. Ce n'est qu'une habitude à donner, et Balivaux comptait bien être logé gratis tout le temps qu'il lui plairait ; ce ne serait pas ce misérable propriétaire qui oserait le mettre à la porte !

M. Menestrel, poussé à bout, osa pourtant. Il chargea un huissier de l'opération, qui prit des semaines et même des mois. Rien n'est plus difficile que l'expulsion d'un locataire récalcitrant.

Un matin, Balivaux dut déguerpir avec femme et enfants et ses meubles qu'on lui laissait pourvu qu'il détalât. Mais il cria tant et tant sur le trottoir qu'il amena la population. C'était une population gémisseuse qui s'apitoyait aussitôt sur les émigrants.

— Si ce n'est pas une pitié, de chasser ainsi de pauvres diables !

— Six enfants, qu'on jette au ruisseau !

— Dix enfants ?

— Vous pouvez les compter. Il y en a plus de douze.

A l'eau, le proprio !

On conspu comme un capitaliste repu et barbare le doux M. Menestrel, qui fuyait la publicité. On brisa ses carreaux, on démolit en partie sa porte d'entrée, qu'il avait fait réparer tout récemment. S'il ne s'était précipitamment réfugié dans sa cave, on l'eût assommé ou lapidé. Balivaux, congestionné et fier, dirigeait la bagarre.

— Où irai-je maintenant ? réclama-t-il quand il n'y eut plus rien à casser.

La foule attendait une intervention miraculeuse. Elle se produisit. Le plus ardent des manifestants, dans une inspiration subite, s'écria :

— Chez moi. Venez chez moi.

On acclama cet éloquent discours. M. Desanchois, qui l'avait prononcé un peu précipitamment, connut l'ivresse du triomphe populaire. On se forma en cortège pour marcher à sa suite et chacun prenait au départ quelque pièce du mobilier, répandu dans la rue, pour aider à l'installation.

D'un soupire, M. Menestrel vit dévaler cette assemblée de démenteurs. A mesure qu'il approchait de sa maison avec cette foule dans son dos et cette famille nombreuse à héberger et loger, M. Desanchois sentait fondre son enthousiasme. Comment l'accueillerait Mme Desanchois ? Accepterait-elle, bien qu'elle fût charitable, les conséquences d'un dévouement aussi indiscret ? Deux ou trois fois il se retourna, prêt à revenir en arrière. On l'applaudissait, on le fé-

licitait : il était prisonnier. Balivaux, radieux, menait en rang sa descendance.

Visiblement, le ciel le protégeait : Mme Desanchois était absente. On mit à profit cette absence. Les victimes furent introduites dans la salle à manger, qu'elles accaparèrent immédiatement.

Quand elle rentra pour déjeuner, Mme Desanchois trouva les huit Balivaux autour de la table, terribles comme une armée rangée en bataille. Dans l'escalier, dans l'antichambre, leurs meubles qui débordaient l'avaient déjà remplie d'inquiétude, après la foule exaltée qu'elle avait traversée.

— Qu'est ceci ? s'informa-t-elle. Le feu ? Un incendie ?

— Pire encore.

— Et quoi donc ?

— La cruauté d'un riche.

Bien qu'elle ne comprit pas très bien, elle accepta la situation, mieux que ne l'aurait l'anxieux M. Desanchois. Ce n'était qu'un repas à improviser. Après, tout rentrerait dans l'ordre. Mais, les joues gonflées, Balivaux s'éleva. Le soir venu, il avait ingénieusement réparti sa famille. Les époux Desanchois, reculant peu à peu devant l'invasion, furent relégués dans leur chambre, qu'ils fermèrent à clé. Cette chambre donnait sur la cour, de sorte qu'ils n'entendirent pas la petite abada de la foule, revenue pour fêter leur magnanimité. Les Balivaux, aux fenêtres sur rue, reçurent toute la musique.

Le lendemain, l'enthousiasme populaire était tombé. M. Menestrel réclamait des dommages-intérêts pour tous les dégâts qu'il avait subis, et une information judiciaire était ouverte. Une souscription lancée par le journal socialiste de la localité en faveur des victimes échoua lamentablement. Il fallait déjà payer les vitres cassées. Mais les Balivaux ne voulaient plus s'en aller. M. Desanchois en avait peur, et Mme Desanchois, par surcroît, lui faisait des scènes.

Il s'adressa au parquet. On lui annonça qu'il était poursuivi. N'avait-il pas pris la tête de la manifestation ? Puisqu'il avait offert sa maison, qu'il continuât de pratiquer l'hospitalité !

Il essaya de prendre ses hôtes par la famine, et emmena au restaurant Mme Desanchois. Balivaux, livré à lui-même, commanda le menu et n'épargna pas la dépense. Quand le ménage rentra, Balivaux, qui était à table, donna l'avisier.

Les petits Balivaux, déchaînés, remplissaient l'appartement de leurs gambades dont les meubles souffraient. La position n'était plus tenable. Ni menaces, ni supplications n'obtinrent rien. Balivaux avait répondu à tout :

— Et mes enfants ? Mes pauvres enfants ? Jetez-les à la rue, pendant que vous y êtes.

Après avoir pensé prendre une maladie de nerfs, Mme Desanchois essaya d'un autre système. Tout le jour, elle partait en courses à travers la ville, et le soir elle annonçait à son hôte une bonne nouvelle :

— J'ai trouvé une place pour le plus petit.

C'était une place dans quelque maison de charité. Après le plus petit, le plus grand. Tous y passèrent. Prêt à toutes les aubaines, Balivaux acceptait toujours, sans voir que les manœuvres de l'ennemi l'affaiblissaient. Un jour vint où il demeura seul. Sa femme même était casée dans une blanchisserie. Jamais elle n'avait montré tant de contentement. Mais la maison était bonne et Balivaux de ce plaisir se sentait isolé. Il déjeuna de bel appétit avec le ménage Desanchois. On apporta une bouteille cachetée, puis une autre, et une troisième. Balivaux buvait toujours, et il buvait tout seul. Quand il fut ivre-mort, on le jeta à la porte. Réveillé, il recommença dans la rue un grand vacarme. Mais personne ne se présenta pour le recueillir, et M. Menestrel, qui l'entendait, s'enferma à triples verrous.

Henry Bordeaux.

## ÉLOGE DU POT-AU-FEU

Nonobstant messieurs les bohèmes, j'en fais bourgeoisement l'éloge : je voudrais en nobles poèmes Magnifier le Pot-au-Feu...

Trois bœufs de la famille, Deux symboles de tout repos, En fortes vertus il fourmille ; Il rend l'âme et le corps dispos ;

Et dès qu'il parfume la table, Plaisants bords de Dax ou d'Elbeuf Disent (boute de détestable) : — Il a partout un succès bauf !

Partout ?... Soit !... Du moins est-ce en Que sa gloire se décide. (France) Qui de nous pourrait sans souffrance Gouter à l'olla-podrida ?...

Et sans vouloir vous chercher noise, Potages Garbure, Crêcy, Dauphine, Joconde, Brunoise, Vous ne valez pas celui-ci ;

Point d'honneur de la ménagère, Notre national bouillon Ne se fait pas à la légère Et désarme l'esprit brouillon ;

Il nécessite l'apôtre zèle Ou l'artiste se reconnaît ; On le soigne, comme on cisele, Amoureusement, un sonnet.

Chaque négligence est fatale, La cuisine par degrés Doit — telle l'antique Vestale, Entretenir les feux sacrés.

Au sac délicat du légume Quand la viande a mêlé son sang, Avec ferveur elle l'écume D'un geste auguste et caressant...

Surtout, craignez le mariéme, Qui, pour singer les restaurateurs, Dans sa stupidité sans borne Y introduit des colorants ;

Quoi ! Du bouillon que l'on maquette ? Cela passe l'entendement !...

Qu'il soit roux, brun, ambre ou jonquille, Pourvu qu'il existe vraiment !...

Expulsez aussi la servante De Pointoise ou de Bernouilly Qui prétend faire (elle se vante) Et bon bouillon, et bon bouilli !

On n'a que l'un ou l'autre en somme, La raison nous l'indique bien : Un vrai bouillon ne se consomme Que si le bœuf ne vaut plus rien.

Et c'est une utopie étrange De prétendre en obtenir plus. Autant vouloir manger l'orange Dont on vient d'exprimer le jus...

Fêtons le Pot-au-Feu !... Prends garde, Vieux aux fatigues menus : L'ancestral bouillon te regarde Avec de bons yeux ingénu ;

Car il sait, ce loyal potage, En honneur chez feu ton papa, Qu'il lui l'on revient à tout âge En faisant son mea culpa !...

Hugues Delorme.

## COQUELIN CADET

Les deux grands comédiens qui viennent de mourir presque simultanément ont vécu très unis. Dans une conférence déjà ancienne, Coquelin aîné avait tracé de son « cadet » un portrait à la fois piquant et affectueux qu'on ne lira pas sans émotion.

On croit qu'on a tout dit quand on a appelé Cadet un pitre. M. Sarcey l'a même appelé, je crois : Pitre exaspéré. C'est même qu'il fait rire à se tordre lui jetteraient volontiers cette apostrophe au nez. Il y a la reconnaissance de l'estomac, pourquoi n'y a-t-il pas celle de la rate ? Ceux à qui on procure ce plaisir admirable, le rire, réservé aux hommes seuls, et aux dieux, si j'en crois Homère, ceux-là devraient, ce me semble, nous en savoir un peu plus de gré.

Voilà Sully Prudhomme qui leur donne l'exemple. Cet esprit élevé, ce penseur, ne s'y est pas trompé, il a su apprécier mon Cadet à sa juste valeur, et comme artiste et comme homme, et il a lié avec lui une amitié précieuse, dont j'ai là des témoignages en vingt lettres plus jolies les unes que les autres, et vous pardonnerez, j'espère, au sentiment qui me porte à vous en transcrire quelques lignes.

Voici, par exemple, une réponse à un compliment de bonne année : « Merci mille fois, cher ami, de votre gracieuse pensée ; les vœux sont bien impuissants ; mais il est doux de les recevoir et cette douceur même est autant de pris sur le destin. Je vous souhaite des journées heureuses et des soirées triomphales. »

Lisons maintenant ce billet où il se montre sous un de ses aspects caractéristiques : « Cher ami, depuis trois jours un parent que j'aime est dans un état désespéré. Il m'est impossible dans cette situation d'accepter aucune invitation ; la disposition de mon esprit, des devoirs, imminents peut-être, m'empêchent de prendre aucun engagement pendant cette crise. Veuillez me remercier pour moi le cher docteur (il s'agit du docteur Lassègue, si connu par ses recherches sur les affections mentales). Dites lui quel plaisir j'aurais à le remercier de sa gracieuse lettre. Outre la sympathie que j'éprouve pour sa personne, j'éprouve un ancien et bizarre entraînement vers l'objet de ses études spéciales. »

Voilà le savant, toujours inquiet, voilà l'homme de cœur. Voici le poète et l'ami : « Merci de vos lignes affectueuses, merci de vos réflexions d'artiste et de lettré. Vingt-trois de mes poésies dans votre mémoire ! Quel meilleur témoignage de votre sympathie ! Si vous apprenez la prière ci-jointe, cela fera vingt-quatre. Je voudrais bien que tous mes vers n'allaient aux oreilles que par vous, je suis bien certain qu'ils arriveraient toujours aux cœurs... » Et la prière qu'il lui confie à dire n'est pas moins que ce bijou :

Si vous saviez ce qu'on désire Quand on est seul et sans foyers, Devant ma maison sans rien dire Vous passeriez.

Si vous saviez ce que fait naïtre En l'âme triste et pur regard, Vous regarderiez ma fenêtre Comme au hasard.

Si vous saviez quel baume apporte Une présence amie au cœur, Vous vous assoieriez sous ma porte Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime, Surtout si vous saviez comment, Vous entreriez peut-être même, Tout simplement.

S'il a donné cela à dire à Cadet, c'est qu'il savait bien que Cadet saurait le dire aussi tout simplement. C'est qu'il sait que ce pitre, cet outrancier de la charge, est un littérateur, que cet ahuri de Chaillot est un esprit fin et un cœur tendre.

Un cœur tendre, il le prouve, personne n'a plus d'amis que lui ; et il fait bonne part à tous. Si ce sont des amis de l'autre sexe, ah ! il ne se réserve pas, tout le cœur y passe ; aussi, le jour de la rupture, il meurt. Il en revient heureusement, mais ses désespoirs sont sincères. Il est ainsi : à la foi, il croit, il aime, il gobe.

Il est bâti pour ça. Vous savez sa physiologie, on la voit très bien d'ici, et il a peint lui-même « ce visage long à la bouche épaisse, souriante, aux dents de vieille Anglaise très riche, au nez fureur, qui salue rapidement beaucoup de monde, semble dire des paternostres et s'en va comme une flèche... cassée. » C'est Piouette ; Piouette est son nom académique, je veux dire son nom d'auteur, ce-

lui dont il a signé l'inénarrable *Livre des Convalescents* ; car il écrit pour les convalescents, il est humanitaire, comme maître François écrivait pour les malades.

Malade ou convalescent, d'ailleurs, il l'est toujours. S'il rencontre le docteur Tant-Mieux, il lui montre sa langue : « Ce n'est rien, cher ami ; tenez-vous les pieds chauds, la tête loin du bonnet, je réponds de tout. » Voilà Cadet remonté, allègre et si fait fâter le poulx. « Diabole ! il faut faire attention, ce n'est rien encore, mais quelle est la maladie incurable qui ne commence pas par notre rien ? » Cadet est perdu, plus de ressources, à moins qu'il ne rencontre un troisième médecin, le docteur Lassègue... par exemple.

J'ai dit que c'était un esprit fin. Le fait est qu'il est mieux que personne au courant de la production poétique et qu'il en juge aussi bien que qui que ce soit. Il a une fraîcheur d'impression toujours nouvelle des enthousiasmes rapides, exubérants, presque toujours justifiés. Cela peut surprendre ceux qui ne le jugent que par ses farces, d'où le parfum des roses, il l'avoue, est déplorément absent. Elles sont, comme le livre de son maître, plus mais non moins odorantes. Oui, ce n'est pas sur un talon rouge qu'il pirote. Mais il y a dans sa charge un mélange original de flegme et de naïveté ; c'est semi-gaulois, semi-britannique ; c'est jocrisse et c'est malin ; cela rappelle les clowns et leurs détraquements, pleins d'inattendu ; mais cela rappelle aussi Tabarin et Gautier Gargouille et leurs parades, qui étaient écoulées de Molière.

Bon, bon, va-t-on me dire, vous allez faire le panegyrique du monologue, ou vous vous venez ! Eh ! mon Dieu ! pourquoi pas ? Je ne prétendrais jamais que le monologue doive renouveler le théâtre. Il détrône la romance ; c'est déjà, il me semble, un assez grand service. Et puis, c'est de menue monnaie d'observation et de fantaisie qu'il n'est pas si mauvais de répandre, car si, au dire de Béranger, une chanson ne se fait pas comme un poème épique, un monologue non plus ne se fait pas si facilement qu'un roman naturaliste. On en fait un concours une fois, j'entends un monologue, et Cadet qui était juge, — que dis-je, président du jury et déca-cheta cent, consciencieusement, sans en trouver un qui méritât le prix. Il a dû vous raconter cela ; ou vous le racontera et mieux que moi.

Il ne faut pas non plus se tromper sur son jeu, à se figurer, parce qu'il n'a qu'à paraître, à ouvrir la bouche, à ne pas parler, pour que deux mille de ses concitoyens et de ses concitoyennes partent de rire ; il ne faut pas croire, dis-je, que ce jeu ne soit pas quelque chose de très étudié. — Le comble de l'art, — allons, bon, voilà que je fais des combles, — c'est de trouver des choses si simples qu'on n'ait pas l'air de les avoir cherchées.

Voilà ce qui lui arrive. Et puis, son secret, c'est qu'il se communique. Dame ! sa physiologie lui sert. Ce papillotement de l'œil, qui a toujours l'air de voir trente-six chandeliers, ce nez qui appelle le rubis, cette lippe bonasse, narquoise aux coins, cette voix, ce débit, ces éclats, qui feraient croire qu'il reçoit du pied quelque part, s'il ne gardait une impassibilité de diplomate, — oui, c'est très drôle, mais c'est bien voulu, même le nez ; c'est de l'art, enfin ! Et voilà pourquoi il est à sa place au Théâtre-Français et pas ailleurs. Il s'en est rendu compte lui-même, lors de sa fugue aux Variétés, que lui ne lui a pas pu paraître, comme étude de comparaison ; le vin se bonifie en voyage.

Coquelin aîné.

## Petits cahiers d'une étrangère

En France, les sympathies des auteurs dramatiques ne vont qu'à l'amour libre, et la Trahison conjugale est devenue l'une des branches de l'enseignement public. On y forme les esprits, dès l'enfance. Un mari, dans Molière, est presque toujours quelqun de très ridicule : Arnolphe et Sganarelle sont des figures classiques dont l'étude est officiellement recommandée aux lycéens ; et depuis deux cents ans cette tradition de « blaguer » le mariage a été pieusement entretenue dans le pays. Tout récemment, deux auteurs dramatiques ont mieux fait qu'exposer l'adultère ; ils ont, en quatre actes, proclamé le droit de la jeune fille à l'amant. Et les familles ont paru goûter cette morale.

Les romanciers et les poètes partagent ouvertement, sur tout cela, le sentiment des dramaturges. Tous s'accordent à mettre l'amour au-dessus des codes ; à penser qu'une union amoureuse où ni un peu de mensonge ni un peu de vol ne sont intervenus, est bien peu propre à intéresser des gens d'esprit.

Et l'on reproche à de jeunes hommes, nourris de cette littérature-là, d'oser pincer, dans les coulours de théâtres, la taille des femmes ? Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'impudicité de garçons ainsi élevés ; c'est leur discrétion.

Conseil à mon fils. Ne sois pas avaro. Mais si, par malheur, tu le deviens, n'aie pas l'air de fuir le pauvre qui te demande un sou. Tu aurais l'air d'un méchant homme. Déclare simplement : — Je ne donne jamais dans la rue. C'est un principe.

Alors tu auras l'air d'un sociologue.

Mon mari m'affirme qu'en amour, comme en spéculation, le grand art n'est souvent que de savoir attendre.

Quand j'entends des artistes ou des écrivains parler avec dédain des commerçants, je pense à un régiment où les cuisiniers seraient blagés par la musique.

(4) Voir le supplément du Figaro du 30 janvier

Z... a des franchises qui m'effarent. Hier, en allumant le cigare que venait de lui offrir mon mari, il nous disait :

— J'aime bien que les personnes que je fréquente soient d'une condition pour le moins égale à la mienne. L'égalité des conditions rassure, donne une sécurité qui ajoute beaucoup de charme aux relations. Rien ne vaut des amis à qui l'on se sent inutile... Notre égoïsme ne redoute point leurs confidences, parce qu'il n'en attend aucune ennuieuse surprise ; et je vous assure que ce sentiment assez vilain (j'en ai conscience, oui, madame), n'est pas inconciliable avec une amitié très sincère.

Les Français ont l'air de considérer l'amour comme une déchéance, ou comme un accident. D'un homme qui désire une femme, ils disent qu'il est « tombé » amoureux d'elle.

Quand j'étais petite, j'entendais souvent parler, autour de moi, de « desseins de la Providence ». Je vois qu'il en est moins question à présent et que, plus volontiers — mais en termes aussi impératifs — on parle aux enfants du Droit, que les traités de morale imprimés avec un grand D ; du Progrès, avec un grand P ; de la Justice, avec un grand J... On n'explique pas toujours très clairement pourquoi ces majestés-là veulent ce qu'on affirme qu'elles veulent ; mais il paraît qu'elles le veulent, alors, on obéit.

Si je comprends bien, l'athéisme est une religion qui, principalement, consiste à remplacer le bon Dieu par des majuscules.

Education. L'enfant n'a pas vu l'auto tourner la rue. Il met le pied sur la chaussée. Coup de trompe. La mère pousse un cri, tire violemment à elle le gamin, et lui donne une claque.

Pourquoi lui donne-t-elle une claque ? Parce que l'auto marchait trop vite, ou parce qu'elle, a eu peur ?

Il y a des cas où la vraie bonté consiste moins à obliger une personne d'humble condition qu'à accepter d'elle un petit service dont on n'a pas besoin.

Mon vieil ami, le colonel R... devient sourd. Et cela me gêne, parce qu'il était un peu mon confident, et que nos conversations, depuis qu'il entend mal, ne sont plus les mêmes que naguère.

Il y a vraiment des nuances de sentiment et de pensée qui ne peuvent être exprimées qu'à demi-voix ; il y a des verbes et des substantifs dont il semble que le sens s'altère artificiellement, si on les crie. En sorte qu'il eût suffi, peut-être, de ce rien : un durcissement léger de nos tympanes, pour que certaines façons importantes de penser ou de sentir n'existassent point parmi les hommes.

...Soirée à l'Opéra-Comique. Carmen chante : L'amour est enfant de Bohême, Il n'a jamais connu de loi.

Mon ami V..., médecin neurologue, hausse les épaules, et me regarde en riant. Je lui demande, à l'encre : — Pourquoi, docteur, avez-vous haussé les épaules ?

— La cause de deux petits vers, me répond-il. Meilhac et Halévy nous disent que l'amour ne connaît point de loi. Cela n'a pas le sens commun. Ce qui est vrai, c'est que nous ne connaissons pas encore nous, la loi de l'amour. Mais elle existe, cette loi-là, point sûr... Il est certain qu'il y a des raisons précises, et toujours les mêmes, qui font que l'amour naît en nous, dure, languit, se ravive, s'exalte ou s'éteint. Le difficile est, pour l'instant, de les discerner, de les classer d'une façon scientifique ; on y arrivera. Ce arrivera, de même, — une fois fixés le principe et les effets de cette intoxication particulière qu'on appelle l'amour — à fournir au malade son remède ; et je suis convaincu que le temps n'est pas très éloigné de nous où l'on traitera rationnellement une passion malheureuse, comme on traite un embarras gastrique ou un rhumatisme ; où, même, on se fera de l'amour, comme on fait des câlins bleus, et où il sera aussi simple d'entretenir ou d'abolir le désir dans un cœur que de faire pousser des fraises au mois de décembre...

Il n'y a vraiment que les petits défauts qui rendent les hommes insupportables en société. Avec un bon vice, on s'arrange.

Aussi bien y a-t-il des « petits » défauts ? J'ai connu un homme délicieux, doué de l'esprit le plus cultivé et des vertus les plus rares, mais qui n'était jamais exact aux rendez-vous qu'il lui donnait. Il manquait un jour d'un quart d'heure une conversation ou eût pu décider sa fortune. Il en a gardé le remords toute sa vie.

La parole la plus douloureuse qui m'ait jamais été dite, me confie mon oncle Serge, fut un compliment...

Ma nouvelle maîtresse était assise auprès de moi. C'était le premier soir que nous passions ensemble. Elle me tenait la main et considérait mes cheveux et ma barbe d'un air attentif, un peu ému. J'attendais le mot tendre, quelle n'avait pas dit encore. Alors, elle se pencha vers moi et murmura :

— Vous êtes vraiment bien conservé.

Sonta.

## L'Eglise et l'Académie

L'ABBÉ FRÉMONT

On sait que l'abbé Frémont se présente, concurrentement avec Mgr de Cabrières et Mgr Duchesne, au fauteuil du cardinal Mathieu. Qu'il lui soit ou non réservé de s'asseoir un jour sous la coupole, il est incontestable, et d'ailleurs incontesté, que sa magnifique éloquence honore singulièrement, depuis plus de trente années, la chaire chrétienne. En outre, sa vie, tout entière consacrée au labeur le plus opiniâtre et le plus fécond, commande l'admiration et le respect.

Dès l'âge de quinze ans, — il avait à cette époque, au petit séminaire de Montmorillon, pour condisciple son compatriote et ami Mgr Augouard, — son esprit, précocement austère, se passionnait, si l'on peut dire, pour la haute littérature, l'histoire, voire la philosophie et ne se nourrissait plus que de chefs-d'œuvre. Il ne se délassait qu'à écrire des vers et il en écrivit, de seize à vingt ans, plus de quinze mille. Par exemple,

et encore que sa conduite fût excellente, il entendait, dès cette époque, travailler selon ses goûts et se plait malaisément, sur ce point, aux exigences de la discipline. Un des bulletins trimestriels envoyés à sa famille porte la mention suivante : « Travail beaucoup, mais en dehors du programme de la classe ; travail beaucoup trop, mais n'agit qu'à sa tête. » Ces détails ne sont point insignifiants, car ils font connaître l'homme, si est vrai que l'homme soit déjà, par les traits essentiels de son caractère, dans l'adolescence.

Pour la même raison, il n'est pas inutile de dire que le jeune Frémont, pour son aménité et sa loyauté natives, — toujours il ignore la mensonge, — était adoré de ses camarades, lesquels battaient des mains en pleine salle d'étude quand on leur apportait que Mgr Pie l'envoyait, comme boursier du diocèse de Poitiers, à Saint-Sulpice de Paris. M. le cardinal de Sulpiciens, devait obliger quelques années plus tard de l'abbé Frémont, que le cardinal Guibert venait d'ordonner prêtre, l'autorisation temporaire de demeurer à Paris pour y continuer dans les grandes bibliothèques ses études et, simultanément, s'adonner à l'enseignement religieux des classes populaires.

Nommé vicaire à Saint-Antoine des Quinze-Vingts, l'abbé Frémont inaugura aussitôt son enseignement dogmatique, dont le succès devait être si grand, en imposant la tâche de réaliser, dans la mesure de ses forces, le noble mot d'ordre auquel Léon XIII allait bientôt donner la consécration de son autorité souveraine et de son génie : « Il faut christianiser la Démocratie. »

Au lendemain de la loi de 1883, qui laïcisa l'enseignement, l'abbé Frémont quitta l'Ecole normale primaire de la Seine, dont les 112 élèves, consultés, votèrent unanimement, au scrutin secret, à l'unanimité, en faveur du maintien de leur aumônier. Le cardinal Guibert le nomma vicaire à Saint-Philippe du Roule, où il prononcera, de 1883 à 1890, cent vingt conférences sur le dogme. C'est en ce temps-là que l'abbé Frémont fut accusé d'avoir nié en chaire l'existence ou déformé la nature du péché mortel. Pure légende, est-il besoin de le dire ? Le conférencier, ayant été amené à parler du nombre des élus, avait, il est vrai, tranché la question dans un autre sens que Massillon, mais dans le même sens — celui-ci beaucoup plus orthodoxe — que Lacordaire. Il avait donc soutenu, et je pense qu

est écrit sur notre drapeau : *Où sauter nos frères ou mourir !*

Et si le jour dans une barque. Six matelots, luttant son courage, s'élevaient avec lui. On les vit affronter les flots furieux. A travers mille périls, ils avancèrent. La foule, debout sur les quais de granit, les regardait en silence. On crut un instant qu'ils savaient le navire menacé. Hélas ! une lame emportée les couvrit, et le lendemain la mer jetait sur la plage les cadavres de ces hommes héroïques. La ville entière les pleura. Toute la France applaudit à leur grandeur d'âme, et l'y voit moi-même l'image saisissante d'un dévouement que nous devons imiter.

Le vaisseau de la religion, battu des flots du matérialisme, le vaisseau de l'Etat, battu des flots de l'anarchie, implorant notre secours. Ne lisons-nous pas, chrétiens, sur le poitrinaire meurtri de notre maître : « Où sauter nos frères ou mourir ! » Sans doute, on nous cria de toutes parts que de magnanimes sauveurs nous venions d'essayer de ramener au port ces deux vaisseaux de l'Eglise et de l'Etat, où voguent nos organes destinées. Leurs efforts ont été vains : les nôtres le seront aussi, dit-on. Messieurs, n'écoutez pas ce désespérant langage.

L'Eglise et la France ont des ressources inconnues qui n'attendent, pour faire le bonheur de l'humanité, que d'être mises ensemble et employées par des hommes de cœur. Pourquoi ne serions-nous pas ces hommes ? Sommes-nous donc condamnés à nous faire une guerre sans merci ? Je ne le puis croire. Quoi qu'il en soit, il est beau de se dévouer, il est beau de défendre la religion, de servir son pays, de se jeter au milieu des tempêtes dans l'espoir de sauver ceux qui périssent.

Dussent les flots nous reconnaître et nous engloutir — et il le faut craindre, car les passions sont si puissantes — notre dernier cri sera toujours : Frères, cessez de vous haïr, car vous êtes faits pour vous aimer.

Lorsque l'abbé Frémont publia, en 1893, une deuxième édition de ses conférences de Saint-Ambroise, il y voulut ajouter — Léon XIII venait d'inviter les catholiques à se rallier à la République, et l'abbé Frémont avait toujours été républicain — quelques « considérations raisonnées sur l'avenir politique de la France », auxquelles ne dut pas souscrire M. Paul Bourget, malgré l'admiration qu'il venait d'exprimer à l'auteur de la *Divinité du Christ et la libre pensée*.

Le clergé français, écrivait l'auteur de ces « considérations », attendait vainement le triomphe des idées chrétiennes au retour de la monarchie de la chute prochaine de la République. Le sursaut universel, qui est l'arbre de couche du mécanisme de nos institutions, ne sera pas brisé. La presse, la télégraphie, l'instruction démocratique partout répandue, le sentiment démocratique de l'égalité qui fait palpiter toutes les âmes, ne peuvent aboutir qu'à la République. Toute restauration monarchique, royale ou impériale, parlementaire ou absolue, ne durera pas plus que ce que dureraient elles-mêmes les terribles passagers qui l'auraient installée, de nouveau, sur les ruines de la démocratie. Toutes les traditions et toutes les garanties monarchiques de la France sont éteintes dans le cœur des masses.

L'abbé Frémont prêchait le carême à la Madeleine, en 1897, quand mourut Mgr d'Hulst. Le cardinal Richard lui fit offrir officieusement, par M. l'abbé Herzog, curé de la Madeleine, la chaire de Notre-Dame. Il répondit qu'il n'accepterait la succession de l'éminent prédicateur que si cette chaire lui était accordée pour dix ans, et ce par sous-seing privé. On ne peut guère s'étonner que les choses ne soient pas allées plus loin. L'abbé Frémont se remit à la besogne qu'il s'était imposée.

Or, le 2 février 1907, un refroidissement le saisit à la suite d'une conférence qu'il venait de prononcer sur les droits et les devoirs de l'Eglise. Depuis lors, l'état de ses voies respiratoires ne lui permit plus de prêcher. Mais il n'a pas, pour autant, renoncé à l'apostolat. Présentement, il s'occupe, avec un intérêt passionné, de l'œuvre de la haute éducation des jeunes filles, dont un nouveau livre de la vicomtesse d'Adhémar : *Une religieuse réformatrice*, vient de faire connaître le beau programme. De ce livre, l'abbé Frémont a écrit la préface, contribuant ainsi, de son talent d'écrivain comme de son autorité de prêtre et d'apôtre, à sa large diffusion.

Julien de Narfon.

## Le Parnasse et les Parnassiens

Après Sully Prudhomme, après François Coppée, après Albert Mérat et, maintenant, après Catulle Mendès, il ne reste plus de tout ce beau groupe de poètes qu'on appela les Parnassiens, il ne reste plus qu'un poète, un grand poète désormais mort, Léon Diez. Tous les autres sont morts, les uns très jeunes, les autres encore prématurément. La destinée leur a été dure ; aucun d'eux n'a vécu, en patriarcale littérature, la sérénité et majesté vieillie d'un Hugo. Mendès a écrit la *Légende du Parnasse contemporain* ; aujourd'hui, le Parnasse est fort loin, dans l'histoire de la poésie du dernier siècle. Pourtant, il ne date pas de cinquante ans : les écoles littéraires, à notre époque, vont vite !

Ce ne sont pas les poètes du Parnasse qui ont pris ou qui ont inventé, pour eux, le nom de Parnassiens. On le leur a donné ; on le leur a même infligé, comme une moquerie : car ces poètes qui, aujourd'hui, après que se sont succédés tant de manifestations souvent très fantaisistes, nous semblent à peu près classiques, ont d'abord été regardés comme de très singuliers et redoutables novateurs. Or, le public n'aime pas tout de suite les nouveautés ; et, là-dessus, les critiques ont, fréquemment, la même façon de voir que le public. Alors, ces novateurs furent, en leurs débuts, traités avec peu d'obéissance.

Aux appela encore — et toujours par dérision — *stylistes*, ou *formistes*, ou *fantaisistes*, ou *impassibles*. Aucune de ces épithètes n'est, en elle-même, blessante ; mais, comme on dit, l'intention y était ! On leur forgeait des néologismes, pour les contrarier. Ils étaient, et c'est leur honneur, attentifs à la forme et au style ; et ils réagissaient contre la mauvaise littérature. Fantaisistes, oui ; et, quelquefois, ils se contentaient un peu trop de simple fantaisie, pour toute inspiration. Mais, impassibles, quelques-uns d'entre eux, et Mendès, notamment, n'ont jamais admis qu'ils le fussent.

Mendès aurait voulu qu'on les appelât tout bonnement « néo-romantiques ». Ils se réclamaient de Victor Hugo, qui était « le Père » — et non, pour eux, le père

Hugo. Romantiques attardés, en somme ? Ils n'étaient pas seulement romantiques ; mais ils avaient résolu d'empêcher que la poésie, après l'extraordinaire et magnifique exubérance de l'âge héroïque, ne traversât une période inféconde. Ils savaient bien qu'ils n'avaient point l'énorme génie des grands lyriques. Ils firent, plus petits pour les faire avec soin, des poèmes minutieux et d'une attentive beauté. A l'inspiration, naguère débordante et qui pouvait sembler, pour quelque temps, tarie, ils substituèrent la volonté nette d'un art méticuleux.

Evidemment, ce n'est plus la splendeur de la bataille d'Hernani ; tout de même, ces jeunes gens étaient animés d'un noble enthousiasme.

L'initiateur fut, au dire généreux de Mendès, Albert Glatigny. Mais le véritable créateur du groupe fut Catulle Mendès. C'est lui qui fonda la *Revue fantaisiste*, berceau du prochain Parnasse. Une « petite revue, fraîche, téméraire, jolies, à la couverture pimpante ». Elle était approuvée et patronnée par Théophile Gautier, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, Alphonse Daudet, qui n'avait encore publié que les *Amoureuses*, y écrivit Jules Claretie y imprima une idylle, les *Amours d'une cloîtrée*.

La *Revue fantaisiste* était installée passage des Princes, alors passage Mirès. Il y venait Banville ; le doux, tendre et spirituel Charles Asselineau ; Léon Gozlan, Charles Monselet, Jules Noriac, Philoxène Boyer et ; « svelte, élégant, un peu furtif, hautain mais avec grâce », Baudelaire ; et puis le grand bohème Glatigny.

Les premiers rédacteurs de la *Revue fantaisiste*, ce furent, avec Catulle Mendès, Léon Cladel, Villiers de l'Isle Adam, Sully Prudhomme. Léon Cladel, sorte de paysan pourvu de quelque génie et qui réclamait de la gloire, jeune homme terrible, aux cheveux longs et aux yeux fauves... Avec Mendès, la première fois qu'ils se virent, ils décidèrent d'écrire un drame et ils en établirent le scénario. Ce simple scénario comportait un incendie, deux duels, plusieurs enlèvements ; un vieillard devait s'arracher rudement la barbe et continuer sa tirade, le ment n'ayant pas le temps de se rafraîchir ; cela valut peut-être mieux. Cladel publia dans la *Revue fantaisiste* ses premières nouvelles, turbulent et dont Baudelaire critiquait la forme peccable, mais à d'autres égards étonnantes.

Tout autre, Villiers de l'Isle Adam, qui arrivait de Bretagne avec ses allures conquérantes, qui se ruinaient et, cela fait, gardait son air de magnificence. Mendès l'appelle un « demi-génie » ; et il indique que c'est de tragique et noble et de lamentable la situation de ces grands esprits incomplets.

Et tout autre, surtout, modeste et doux, grave, un peu triste, Sully Prudhomme !... Il arrive, un jour, au bureau de la *Revue fantaisiste*. Il est reçu par le directeur Catulle Mendès, menton sa barbe, cheveux d'enfant, Sully Prudhomme était venu correctement ; il ne ressemblait pas à ces hautes et encore romantiques rieurs qui faisaient la clientèle ordinaire de la jeune revue. Timide, il parlait avec lenteur, sans autres gestes que ceux de la politesse. Il avait un air solitaire et triste. Et il avait « des yeux de jeune fille ».

Parmi les collaborateurs de la *Revue fantaisiste*, il y avait, en outre, Champfleury, chef autrefois des réalistes.

Et Zola, lui, se faisait : « Comme les fakers de l'Inde, écrivait-il, qui s'absorbent dans la contemplation de leur nombril, les Parnassiens passaient des soirées à s'admirer les uns les autres ». Mendès, qui a cité cette phrase du maître naturaliste, y a répondu : « Malheureusement, il n'y a rien de plus absolument faux que cette affirmation ». C'est dommage !... Des jeunes gens, qui ont un idéal commun, font bien de s'admirer les uns les autres, à une époque de leur destinée où ils n'ont pas encore d'autres admirateurs. S'ils ne s'admiraient pas les uns les autres, ils se dénigraient les uns les autres. On a vu cela, quelquefois ! Un peu de complaisance réciproque, une gentille partialité, voilà ce qu'il faut à un groupe qui lance un manifeste et puis des œuvres. Ces jeunes gens n'ont-ils pas, devant eux, tout le reste de la vie pour se brouter et pour se jalouser en des circonstances qui, au moins, en vaudront la peine ?... Au fond, les poètes du Parnasse étaient de bons enfants, pas trop prétentieux et qui, malgré la différence des natures, s'entendaient à merveille ; plus tard, ils furent, en général, assez fidèles au souvenir de leur amitié adolescente.

Un jour, il y eut un ennui, à la *Revue fantaisiste*, un ennui assez grave, et dont les conséquences furent quasi terribles. Catulle Mendès y avait publié une petite comédie, en un acte et en vers, qui s'appelaient le *Roman d'une nuit*. Je ne sais pas si on a réimprimé cette comédie ; je ne me souviens pas de l'avoir lue... Que se passait-il, durant cette nuit en un acte et en vers ? et quel roman s'y déroulait ?... N'essayons pas de l'imaginer. Le *Roman d'une nuit* fut, par ses lecteurs, considéré comme une chose qui était attatoire à la morale. Ce fut aussi l'avis des tribunaux ; car ils se mêlèrent de l'aventure. La *Revue fantaisiste* fut, en la personne de Catulle Mendès, condamnée à cinq cents francs d'amende et à un mois de prison. Cinq cents francs d'amende, comme le *Roman d'une nuit* avait juste-ment cinq cents vers, cela mettait le bien à un franc. Il est rare que les vers d'un jeune poète soient estimés à ce prix. Seulement, il s'agissait, non de recette, mais de débours. Et Catulle Mendès ne conçoit pas d'orgueil ; il en conçoit d'autant moins que, le mois qui suivit l'estimation de la justice, il le passa dans le cachot de Sainte-Pélagie, l'historique prison de la rue de la Clef. En ce temps-là, il n'y avait pas de loi Bérenger, pour être indulgente à la première faute d'un pêcheur. A Sainte-Pélagie, Mendès connut, sous la surveillance d'un gendarme nommé Vert-Grès, la compagnie des cochers maraudeurs et de divers filous : l'époque de la prison politique, qui fut la gloire de Sainte-Pélagie, était à peu près passée.

La prison de Mendès marqua la fin de la *Revue fantaisiste*. Elle ne survécut point à cet événement onéreux ; elle avait souffert de l'amende autant et plus que de la prison. Elle mourut. Mais elle ne mourut pas tout entière ; et sa vivace influence lui survécut.

A l'audience, on vit comparaître, comme pour témoigner en faveur de l'immoral poète, Méry, Léon Gozlan, Charles Baudelaire, Gustave Flaubert, Théodore de Banville. Deux au moins de ces témoignages de moralité avaient encouragé les rigueurs de la justice : Gustave Flaubert pour *Madame Bovary* et Charles Baudelaire pour les

*Flours du Mal*. Cependant, leur opinion n'était pas négligeable ; et si elle ne sauva pas la *Revue Fantaisiste* ni l'auteur du *Roman d'une nuit*, elle eut pourtant ce résultat de composer un magnifique parrainage pour les jeunes poètes que la jeune revue avait définitivement groupés.

Peu de temps après, Catulle Mendès publia son premier recueil, *Philomela*, où il y a de l'expérience, où il y a aussi de charmantes choses, d'une forme délicate et d'une gracieuse pensée. Les jeunes poètes accueillirent avec faveur ce fin prélude de leur ami. La renommée de Mendès commença...

Ces jeunes poètes formaient un petit monde à part et qui, tout en recherchant la célébrité, ne désirait pas beaucoup de frayer avec le reste de l'espèce humaine. Lorsqu'après la mort de la *Revue Fantaisiste*, déçus par la rive droite, ils allèrent s'installer presque tous de l'autre côté de l'eau, le quartier Latin ressentait de vives émotions politiques. Les fantaisistes ne participèrent pas à ces mouvements d'opinion ; la politique leur était indifférente : ils n'imaginaient pas qu'une forme de gouvernement fût mieux qu'une autre, indispensable à une belle floraison de la poésie, et seule leur importait la poésie. Ils se réunissaient, au café, Léon Gambetta, certes ! et Léon Gambetta récitait bien les vers, tonnaient énergiquement les *Châtiments*... Mais ils ne furent ni gambettistes ni autre chose. Ce n'était pas la leur affaire.

On leur a souvent reproché leur isométrie dédaigneuse, l'indifférence dont ils faisaient profession à l'égard de tout ce qui n'était pas la poésie pure. On les a appelés à une conception plus civique de l'existence. Peut-être n'avaient-ils pas raison. Les poètes, en divers temps, ne se sont que trop mêlés de politique ; et, d'habitude, ils n'y ont pas fait très bonne figure : principalement, ils n'y ont pas fait beaucoup de besogne. Alors, au lieu d'attendre que Platon les chasse de la République, ne sont-ils pas mieux avisés en restant à l'écart ?

Ils s'étaient, pour la plupart, établis dans un hôtel meublé du voisinage de la place Dauphine, dans un hôtel qui n'était pas plus gai que Sainte-Pélagie et où ils n'étaient pas du tout riches.

Enfin parut le *Parnasse contemporain*, recueil de vers nouveaux. Ce titre fut d'abord celui d'une petite revue que Mendès publia en compagnie de Xavier de Ricard ; et puis il devint celui du mémorable volume que lança l'éditeur Lemerre. Coup d'audace, et qui réussit extrêmement bien. Il y avait, dans le *Parnasse contemporain* de l'éditeur Lemerre, nombre de jeunes poètes qui, alors, étaient presque inconnus, ou inconnus tout à fait, et qui, depuis, ont fait un beau chemin vers la gloire. C'étaient Léon Diez, le poète du *Soir d'octobre*, de *Jeune*, de la *Nuit d'été*, des *Remous* et des *Filous*, grand poète, d'une autre espèce que les autres, moins élégant, pimpant et spirituel, mais amplement mélancolique et attentif à de plus larges réveries ; José-Maria de Hérédia, le plus admirable écrivain en vers de son époque, qui, dans ses vigoureux sonnets, enfermaient les fragments nombreux et magnifiques d'une nouvelle légende des siècles ; Mendès, habile et délicat, et, avec la même aisance, épique ou plaisant, lyrique ou galant, subtil faiseur de jongleries incomparables et qui eut tourné la chanson de geste comme il tournait un madrigal ; Ernest d'Hervilly, bizarre et qui s'amusaient de sa bizarrerie, et qui jappaient avec un flegme baroque ; Coppée, charmant, narquois, sentimental et qui, en pleurant, avait l'air de plaisanter ; et le pauvre Verlaine, qui, bien sûr, s'élevait hors du Parnasse et hors de toute école et hors de tout usage poétique, allait inventer une musique qu'on n'avait pas encore entendue.

Ces poètes, si on les compare à ceux de l'époque précédente, aux Victor Hugo, aux Lamartine, aux Vigny, aux Musset, aux Théophile Gautier, semblent un peu chétifs : une esthétique menue les empêche. Ils n'ont pas l'envergure des prodigieux créateurs d'harmonie et d'images que furent les grands romantiques. Ils sont les contemporains d'un temps où les doctrines positivistes secondaient mieux les sciences que les lettres. Le positivisme environnant imposait à l'esprit une discipline que la vive admiration ne subit pas sans difficulté. Sans doute faut-il les considérer comme les plus distingués poètes qui pouvaient fleurir en notre pays sous la tutelle rigoureuse de la méthode scientifique, celle-ci d'ailleurs influant sur leur esthétique et sur leur prosodie même, semble-t-il.

Ils laisseront de très belles œuvres. Et ils ont eu, on doit le reconnaître, une influence salutaire, — du moins, ils auraient dû l'avoir, en attachant une extrême importance à la forme, à la qualité littéraire de leurs écrits. Ils furent des écrivains plus corrects et plus soigneux que les romantiques (Hugo mis à part) ; et comment ne pas le mettre à part, quoi qu'on dise ? Il dépasse la vérité générale. Moins pourvus d'inspiration fougueuse et de mélodie naturelle que les romantiques, ils s'astreignent, presque nécessairement, à des règles dont les romantiques pouvaient sans inconvénient se passer. Pareillement, les Romains, moins poètes que les Grecs, durent, en adoptant la métrique grecque, l'astreindre à un règlement plus impérieux.

Les Parnassiens, de toutes manières, ont bien servi la littérature. Ils ont eu la passion religieuse de l'art ; et c'est en récompense naturelle de cela qu'ils durèrent.

Michel Aubé.

## POÈMES

L'œuvre de Catulle Mendès est considérable. Dans ses premiers recueils de vers, nous avons choisi pour nos lecteurs quelques poèmes où ils retrouveront avec plaisir la virtuosité prestigieuse du grand parnassien qui vient de disparaître.

### LES DEUX PAGES

Celle que mon culte environne  
Et que mes vers défont  
Serait reine si la couronne  
Suivait la royauté du front.

Reine ou vaine, elle a deux pages,  
Frères de celui qu'en via  
Pour en orner ses équipages  
Obéon à Titania.

L'un, hardi, presté, avec l'œil tendre,  
Soit écarlate et brocat bleu,  
Est vil comme la salamandre  
Qui crêpe aux pointes du feu.

C'est lui qui m'introduit près d'elle  
Dans cette chambre aux rideaux sours  
Où de silence et de dentelle  
Est fait le nid de nos amours.

L'autre languit, pâle ; on voit pendre  
La plume de son fouet gris ;  
Sur son pourpoint couronné de dentelle,  
Il croise des bras amaigris.

C'est lui qui m'attend à la porte  
Au retour des cruels matins,  
Et qui, d'un pas tardif, m'escorte  
Sous le ciel plein d'astres éteints.

Différents d'habits, de visages,  
Tel est leur office discret ?  
Et l'on appelle ces deux pages,  
L'un, Désir, et l'autre, Regret.

\*\*\*

### LA CHARITÉ

Sans relâche, depuis mille et huit cents années,  
Sous tous les cieux, le long des routes étonnées  
De ce passant ancien qui revenait toujours,  
Ahasvérus marchait, la tête et les pieds lourds.  
L'antique lassitude écarlatait sa pauvre chemise ;  
Et, tandis que, sans halete et sans espoir de somme,  
Il se traînait comme un blessé, le portait fuir.  
Cinq sous tintaient dans son escarcelle de cuir.  
Un jour, il gravissait une côte, en Norvège.  
La barbe dans la bise et les pieds dans la neige,  
Il cria vers les cieux, marcheur désespéré :  
« Qu'il sera doux, le roc où je m'endormirai,  
Dût la neige y glacer la sueur de ma face !  
Dieu qui me châties, n'est-il donc rien qui fasse  
Que je puisse m'asseoir, ô Dieu bon, et mourir ? »

En ce moment, non loin du Juit las de souffrir,  
Un mendiant passait, blanc vieillard qui chancelait,  
Ahasvérus tendit au vieux son escarcelle  
Et lui mit son manteau sur l'épaule en marchant.  
Cela fait, il s'assit et mourut sur-le-champ.

\*\*\*

### LE MARCHÉ DE LA MADELEINE

Debout ! le soleil caresse nos draps.  
Que ne suis-je, non près de Mytilène !  
Allons respirer l'odeur des cédrats  
Au marché qu'on tient à la Madeleine.

J'ai rêvé d'un grand château dans la plaine,  
Neuf étages, hélas ! tu me comprendras !  
Non, l'hoût d'un soir, vous, la châteline,  
Debout ! le soleil caresse nos draps.

Nous voyagerons lorsque tu voudras !  
Nous irons en Grèce, au pays d'Hélène  
Dont les bras étaient beaux que les bras.  
Que ne suis-je né près de Mytilène !

En Chine où les tours sont de porcelaine,  
Dans l'Inde où la noire et sous des madras  
Des cheveux crépus comme de la laine,  
Allons respirer l'odeur des cédrats.

Mais ce n'est qu'un rêve et tu t'en riras !  
Allons acheter de la marjolaine,  
De la marjolaine et des gobeas  
Au marché qu'on tient à la Madeleine !

\*\*\*

### CONSEIL

Reste morte. Dérôbe-leur  
Livres ou tout à son ne sois,  
Et sache imposer à ta joie  
La gravité de la douleur.

Que ton rêve, lent, se balance,  
Doux et lent comme un encensoir,  
Parmi la profondeur du soir  
Mélancolique et du silence.

Que sans desirs et sans efforts  
Tes grands yeux ou rien ne s'étonne  
Soient semblables aux jours d'automne ;  
Profonds, placides, ternes, froids ;

Et déplore les courtes ferveurs  
Des amants ivres de chansons  
Qu'avril revêt dans les buissons,  
La flamme aux yeux, le rire aux lèvres ;

Car l'ombre est le cachot prudent  
Du bonheur si vite infidèle,  
Et le rire, c'est le bruit d'ail  
Que fait la joie en s'évadant !

\*\*\*

### BALLADE

DE LA DOUCEUR QUI CONVIENT AUX JEUNES FEMMES

O Beautés ! soyez les Bonités !  
Jouez sœurs des Nymphes de Grèce  
Qui, sous leurs seins peu révoltés,  
N'ont point des courbes de tigresse,  
Ne croyez pas que l'on transgresse  
Quelque loi qu'il faut vénérer,  
Lorsqu'on a, comme d'allégées,  
Des yeux qui n'ont pas fait pleurer !

De vous, femmes, les voluptés  
Viennent, et toute la détresse !  
Pourquoi mêler l'ombre aux clartés  
En nos jours que votre main tresse ?  
Fleurs, pourquoi l'épine traitez-les ?  
Vers l'amant qui t'ose implorer  
Abaissez, élément maîtresse,  
Des yeux qui n'ont pas fait pleurer !

Des tas de cœurs ensanglantés  
Ne sont que des vers qui t'agresse,  
Créole au sein tidi d'été,  
Cirassienne qu'on engraisse,  
Vous, plus belle, car tout progresse,  
Française, ange qu'il faut dorer,  
Laissez-vous baiser (il Lucrèce !)   
Des yeux qui n'ont pas fait pleurer !

ENVOI

Amour ! dans la nuit charmeresse  
Où les hymens vont soupirer,  
Fais des astres, ciel et caresse  
Des yeux qui n'ont pas fait pleurer !

Catulle Mendès.

## UN CRIME SENSATIONNEL

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

A la fin de 1689, Paris se passionnait pour un mystérieux assassinat qui, par le genre de vie et l'entourage de la victime, la profession de l'accusé, la marche de l'affaire, les commentaires qu'elle souleva, rappela de façon assez curieuse celle qui vient de se dérouler à la Cour d'assises et celle, encore à l'étranger.

Mme Mazié était une riche veuve ayant deux fils et recevant beaucoup ; elle donnait chaque semaine à jouer à une société nombreuse et fort mûle.

Son fils aîné, M. de Savonière, conseiller à la Cour, était marié à une fort jolie femme, que sa belle-mère tenait enfermée depuis douze ans au couvent par une lettre de cachet, à cause de sa coquetterie outrée, malgré les protestations de son mari qui l'adorait malgré tout.

M. de Lignères, son second fils, courtisait vivement une dame Chaplain, veuve d'un intendant appelé, on suivit les péripéties des débats à la Tournelle avec un intérêt qui faisait croire qu'il appartenait à chacun. M. de Lignères était devenu rapporteur et l'accusé était défendu par M. Barbier Daurout, illustre avocat, membre de l'Académie française. L'effervescence populaire ne fut pas sans influence sur le cours de l'affaire. La mort des époux à la Conciergerie, d'une maladie que lui causa la révolution

— ou par ce que — Mme Chaplain fit la propre sœur de son plus intime ami, l'abbé Poulard.

Ce dernier vivait depuis quinze ans chez Mme Mazié dans la plus grande familiarité, « commandant aux domestiques, partageant son autorité ». Il mangeait, buvait, couchait dans cette maison et pouvait entrer dans la chambre de son hôte par une porte donnant dans sa salle et qu'elle pouvait ouvrir de son lit. Il n'en faut pas tant pour faire faire du chemin à deux personnes de sexe différent. Ce religieux était le scandale public de deux ordres, étant sorti subrepticement de l'un après vingt ans, sans s'être introduit dans l'autre.

Outre ce commensal, Mme Mazié avait une domestique composée de sept personnes et d'une espèce de valet de chambre, intendant, factotum, nommé Le Brun, fort honnête homme, marié, père de famille, estimé dans le quartier et « fort apprécié de monsieur le curé de la paroisse ».

Depuis vingt-neuf ans au service de Mme Mazié, il allait en ville recevoir l'argent de sa maîtresse et le mettait dans son coffre-fort, qu'il savait ouvrir ; au moment de l'arrivée de ces domestiques qui, par l'ancienneté de leurs services, se mettaient presque au niveau de leurs maîtres, lisant dans leur pensée, pénétrant dans leur âme, recueillant ce que leur échappait...

Ainsi entourée, Mme Mazié habitait une grande maison rue des Maçons, près de la Sorbonne, et, « après la disposition des lieux, il était facile d'y entrer à toute heure et de s'y cacher ».

Le 27 novembre 1689, elle soupa, comme d'habitude, avec l'abbé Poulard et se coucha à onze heures. Ses filles de chambre la quittèrent après qu'elle eut donné à Le Brun ses instructions ; il sortit le dernier en tirant la porte derrière lui, causa encore quelques instants avec les chambrières, puis se retira dans la salle où il couchait, près de l'armoire contenant la vaisselle d'argent.

Le lendemain, après avoir fait différentes courses et remis à sa femme, qui habitait dans le voisinage, quelques écus d'or et sept louis, il revint à l'hôtel, où personne n'avait encore aperçu Mme Mazié. Tout le monde en était donné. On frappa à sa porte, pas de réponse. Le Brun dit alors : « Je suis sûr qu'elle est là, car j'ai vu cette nuit la porte de la rue ouverte ».

On fit chercher au Palais M. de Savonière. Celui-ci fit quérir un serrurier, qui ouvrit facilement la porte. Le Brun courut au lit, et souleva une bonne grise, s'écria : « Oh ! madame est assassinée !... » Elle gisait, frappée de cinquante coups de couteau. La résistance avait dû être héroïque, car l'assassin avait été forcé, pour se débarrasser de son étreinte, de lui couper les doigts de la main droite et ceux de la gauche retenaient, crispés, une poignée de cheveux. A côté d'elle était une serviette à son chiffre et un morceau de cravate en dentelle de Malines tout ensanglanté.

Après le premier moment de stupeur, Le Brun, s'étant approché du coffre-fort, le souleva et s'écria : Qu'est cela ? On ne l'a point volé !

Le lieutenant-criminel, M. Delita, étant arrivé, reçut la déposition de M. de Savonière et examina les lieux ; il constata que les cordons de sonnette se trouvaient noués à plusieurs tours autour de la tringle de la housse du lit, à telle hauteur qu'on ne pouvait y atteindre et serrés de telle façon qu'on les tirait on ne remuait que le lit. On trouva dans les cendres du feu un couteau à secret, et, au bas de l'escalier de service, une échelle de corde qui n'avait pas servi. Aucune fracture ne fut constatée dans les serrures ; et on retrouva dans le coffre-fort la plupart des bijoux de la défunte et son argent. Une seule bourse avait été vidée.

Naturellement les domestiques furent interrogés et plus particulièrement Le Brun, qui déclara qu'après avoir quitté les chambrières il s'était endormi dans la salle au coin du feu ; qu'entendant sonner une heure, il alla fermer la porte cochère, qu'à son grand étonnement il trouva béante, ce qui le décida à emporter la clef conformément à son habitude.

Le lieutenant-criminel, l'ayant fait fouiller, trouva sur lui un passe-partout qui ouvrait la chambre de Mme Mazié « dont il se servait pour aller prendre ses ordres quand elle était couchée ; mais son corps ne portait aucune trace d'égarement et nulle trace de sang n'apparaissait sous ses ongles » ; les filles de chambre reconnurent la cravate comme ayant appartenu à un nommé Berry, laquais chassé quelques mois auparavant pour vol, et affirmèrent que Le Brun ne portait que des cravates de mouseline. Une chemise ensanglantée, découverte dans le grenier, n'était pas à sa taille et ne ressemblait pas aux siennes. Malgré tous ces détails, le lieutenant-criminel le fit garder à vue, ainsi que sa femme, à cause du passe-partout et de quelques contradictions de ses dépositions concernant les heures de ses entrées et de ses sorties.

Puis on nomma des experts : — déjà !!! — les serruriers firent un premier rapport qui innocentait Le Brun ; d'autres le condamnaient ; les couteliers affirmèrent que les couteaux de Le Brun et celui de l'assassin venaient également de Châtelleraud ; les lingères confirmèrent les dépositions des caméristes ; les cordiers et les perquiers dirent beaucoup de choses qui prouvèrent qu'ils ne trouvaient rien ; les chirurgiens affirmèrent que la multiplicité des coups décelait une main débile et constatèrent que Le Brun était de stature athlétique. Le lieutenant-criminel était fort en peine... Cependant, comme « dans cette affaire il y avait un corps de délit : le corps mort de la dame assassinée, il fallait absolument qu'il y eût un assassin » : on déclara que ce serait Le Brun, et il fut conduit en prison. Malgré ses protestations et ses affirmations que le coupable était Berry, il fut condamné en janvier 1690 — la justice était plus rapide qu'aujourd'hui — à subir la question, puis à faire amende honorable et à être rompu vif.

L'opinion publique était très surexcitée ; il n'y avait pas de maison à Paris où l'on n'ait dit cent fois : « Pourquoi avoir épargné l'abbé Poulard, dont le désordre est connu de tout le monde ? N'a-t-il pas, lui aussi, un passe-partout semblable à celui de Le Brun, et la mort de Mme Mazié ne l'envoie-t-elle pas en possession des avantages qu'elle lui a reconnus dans son testament ? Cette mort ne permet-elle pas le mariage de sa sœur avec M. de Lignères ? Pourquoi ne pas poursuivre ce laquais voleur qu'on a déjà épargné une première fois et auquel appartenait la cravate et la chemise ? Pourquoi ne pas interroger ses ennemis ? Pourquoi... ? Les « pourquoi » étaient innombrables.

Par « ses ennemis », on désignait Mme de Savonière, qui, au mois d'août, avait déclaré que « trois mois après » elle serait libre et rentrée chez son mari, et c'est en novembre que sa belle-mère avait été assassinée ! L'abbé Poulard, de son côté, flairait quelque danger de suspicion, colportait partout une ridicule histoire sur le lieutenant-criminel. Il affirmait que Berry, l'assassin probable, était son fils naturel. De là à accuser ses fils légitimes de complicité, il n'y avait qu'un pas ; on le franchit : leurs

te dans son  
en « liberté  
Berry ; la  
écroce en sa  
pices de  
émotionne-  
l'accusa de  
de de Savo-  
condamnée à  
son exécuté  
le récit  
commis  
cynisme le  
réhabilité,  
dommages-  
a magistra-  
conspuée  
admet-  
l'appli-  
l'approv-  
le consti-  
un as-  
tous les  
me ayant  
voir de sur-  
égislateurs.  
emps ou les  
avec une  
Lortel.  
-VOUS  
n l'an de  
d'Au-  
foule une  
s, s'élève  
dants, de  
surs l'im-  
Il fait un  
démoleur  
la famille,  
s, traverse  
s'immobi-  
fait inac-  
à la ko-  
ils (est-ce  
il) ou se  
s'amus  
bout de  
un bruns  
d'une ac-  
décision  
se dirige  
silivisme,  
et de vio-  
l'astrakan  
attements  
ix comme  
se rend à  
our. Car  
l'aise aux  
un minois  
x, est une  
e raiso-  
la p-  
brave et  
l'ion dont  
age.  
quel-  
file du  
de laisser  
chemin  
des fines  
la pro-  
joue, se  
pour la  
science  
s que  
suprême  
et papa  
affaires.  
mal.  
rgument  
ses der-  
usement  
journal  
s étoune  
précise-  
d'An-  
ous. Elle  
Thala-  
xact inat-  
me. Toute  
qu'ils  
mière?  
pas de  
le profil  
vass de  
son ca-  
sout par  
tout al-  
de l'ail-  
de.  
e jeune  
ait ja-  
e où le  
C'est le  
petit ho-  
s, offrant  
made-  
« ah ! »  
sembler  
sa celle  
se, Lou-  
ca ré-  
rie un  
ment de  
l et elle  
pas en-  
pas pu  
Loulou,  
ndre ce  
mas est

hension de l'ignorante Loulou, dont le cœur tique à chaque instant vers un pardessus bien coupé ou un cache-col immaculé. Parmi le flot de jeunesse qui envahit de plus en plus la place de la Sorbonne, le cœur de l'amoureuse s'humilie à constater que tant de moustaches blondes ont le « je ne sais quoi ».

Cependant, dans une agitation qui attend aussi quel'un, les jeunes gens circulent de plus en plus nerveux. Un petit brun vend des cravates d'un bleu que Loulou trouve hurlant.

— Qui n'a pas sa cravate, 15 centimes la cravate !

Mais les cache-cols de tous les blancs n'ont pas besoin de cravates bleues.

Un gros homme en bras de chemise, apparemment un marchand de vin ivre, brandit le torchon de son comptoir en criant :

— Vive la Pologne, messieurs ! Cinq coups s'égrenent de l'horloge. Cette fois, Max est en retard.

S'il allait ne pas venir ? Loulou commence vaguement à regretter son escapade. Elle a peur. Il lui semble qu'un danger plane sur cette place bruyante et qu'elle est entourée de choses effroyablement inexplicables, tandis qu'elle pourrait être si heureuse là-bas, dans son logis, coussant près de sa fenêtre en regardant le lac gelé et les arbres morts. Il y faisait un si joli soleil ce matin.

Puis son amour-propre, souffre : Max ne viendra pas. Il a une mauvaise opinion d'elle, sans doute. Une jeune fille, même de dix-huit ans, qui se laisse embrasser et qui dans des rendez-vous dans la rue !... Mais son cœur le défend encore. Son père la peut-être retenu au dernier moment, car il est le premier employé de son père. Il a une belle position... trop belle pour l'épouser, souligne sa raison.

Soudain, derrière son dos, un chœur formidable de voix éclate, conspuant une « Action » qu'elle ne s'explique pas du tout ; une trombe de cravates bleues s'abat sur la place, tandis que tout autour d'elle s'élève, souffle, mugit comme un grand vent d'hiver :

« Hou ! hou ! Thalamas ! »

« Mon Dieu ! ça va-t-il arriver ? La pauvre Loulou veut fuir. Impossible. Avec elle, les manifestants, massés à pied de la statue, sont cernés de toutes parts. Une colonne de bleus les entoure, les encercle dans un anneau humain. Des deux côtés, les canons levés se provoquent, s'exaspèrent à ne pouvoir s'abattre sur les adversaires ; car, entre les blancs et les bleus, une barrière d'agents oppose un obstacle mobile mais infranchissable.

— Vive Jeanne d'Arc ! crie une dame en noir près de Loulou. Vive... Loulou n'entend pas la suite, des agents se sont précipités sur la dame en noir et sur elle. Une canne cingle le visage de l'agent qui, en la secouant, a fait tomber la pauvre enfant à terre.

Malgré ses protestations, sa résistance, on l'entraîne au poste.

« Au poste !... Elle a bien entendu... Sans son bras, que l'agent, dont le nez saigne, broie cruellement, elle croirait à un abominable cauchemar... C'est le dés-honneur des siens... son père... sa sœur mariée... mais surtout son père, qui devra sans doute démissionner ! »

Son petit père si tendre, si indulgent, si confiant, quand il va apprendre que sa fille le trompe, qu'elle a choisi le jour où il s'impose un travail supplémentaire, parce qu'elle aime les chapeaux neufs, pour donner des rendez-vous !...

Son cœur se brise sous le remords, sa gorge se serre de larmes.

De Max, il n'est plus question ; elle croit même qu'elle le déteste, c'est sa faute... elle ne pense qu'au chagrin de son père, au scandale...

Son passage, à travers la foule, soulève de sympathiques ovations. Mais, absorbée dans sa honte, comment pourrait-elle se douter qu'une pauvre fille, qu'un sergent de ville conduit au poste, puisse inspirer autre chose que le mépris des honnêtes gens ?

— Voilà une petite Jeanne d'Arc qui passe. Vive Jeanne ! lui lance un gavoche.

El des voix provocantes, sous le nez de l'agent qui saigne toujours, hurlent : « Bravo ! Vive Jeanne d'Arc, mademoiselle ! »

En vain, Loulou cherche à comprendre comment la sainte patriote peut être mêlée dans cette affaire et pourquoi on les a arrêtées, elle et la dame en noir qui marche devant elle, à côté du jeune homme qui elle a pris pour Max, au début, et qui a donné le coup de canne pour la défendre. Ses idées, fort élémentaires sur la justice, sont en déroute et sa tête est pleine des cris discordants de la foule houleuse.

Cependant, avec la précision d'un homme qui marche à la mort, elle se rappelle une de ses joies d'enfant : un beau livre doré ; la Vie de Jeanne d'Arc, dont sa mère la récompense quelque temps avant la récompense quelque temps avant qu'elle ne soit mariée. — Voici le Panthéon où elle la conduisit, un jour, admirer les fresques représentant la vierge de Domrémy et voici à côté, terrifiante, la lanterne rouge du commissariat de police.

Alors, avec toute l'ardente foi des heures de tribulation, Loulou, devant le temple qui, pour elle, évoque la glorieuse Lorraine, Loulou jure à la sainte que si, par miracle, son père ignore cette fatale journée, jamais plus, ni à M. Max ni à aucun jeune homme, elle n'accordera de rendez-vous.

Le poste déborde de manifestants arrêtés. Mais, par miracle, la dame en noir, le jeune homme et Loulou sont introduits parmi les premiers devant le commissaire.

Hautement, la dame assume la responsabilité de son cri et le jeune homme celle de sa canne ; celui-ci affirme, en outre, l'innocence de la jeune fille, innocence reconnue également par un des agents.

— Pourquoi vous trouvez-vous au milieu des manifestants ? interroge sévèrement le commissaire.

— J'attendais... j'attendais quel'un, avoue Loulou dans une humiliation expiatoire, le front pourpre de honte.

— C'est bien, vous êtes libre, conclut brièvement le commissaire.

Il est un peu plus de six heures. Avec un flacra la conduisant rapidement jusqu'à la barrière, elle se sauve ! Elle offre toute sa petite bourse au premier cocher qu'elle rencontre, afin qu'il aille vite, très vite...

La poussière épaisse des grands jours de bagarre tombe comme un brouillard sur les manifestants aux chapeaux dé-

foncés, aux visages tuméfiés, qu'on voit monter la rue Soufflot, entre des agents.

Dans sa voiture, sans cesse arrêtée par le flot humain et qui vogue, nouvelle arche de Noé, au milieu d'un tumulte effroyable, Loulou reprend quelque assurance, une étroite glace lui montre son chapeau endommagé ; son gros bouquet est resté sur le champ de bataille... Elle rassemble ses impressions.

Elle pense à la peur folle qu'elle a eue ; au mystère de cette aventure affreuse ; à la défection de l'odieux Max ; à ces cris inexplicables... Frileusement blottie au fond du fiacre, elle a fermé les yeux ; et sur le socle d'où tout à l'heure Auguste Comte la considérait d'un air fâché, Loulou aperçoit, comme en rêve, une petite Jeanne d'Arc, qui lui sourit...

Épigramme.

— Vive la Pologne, messieurs ! Cinq coups s'égrenent de l'horloge. Cette fois, Max est en retard.

S'il allait ne pas venir ? Loulou commence vaguement à regretter son escapade. Elle a peur. Il lui semble qu'un danger plane sur cette place bruyante et qu'elle est entourée de choses effroyablement inexplicables, tandis qu'elle pourrait être si heureuse là-bas, dans son logis, coussant près de sa fenêtre en regardant le lac gelé et les arbres morts. Il y faisait un si joli soleil ce matin.

Puis son amour-propre, souffre : Max ne viendra pas. Il a une mauvaise opinion d'elle, sans doute. Une jeune fille, même de dix-huit ans, qui se laisse embrasser et qui dans des rendez-vous dans la rue !... Mais son cœur le défend encore. Son père la peut-être retenu au dernier moment, car il est le premier employé de son père. Il a une belle position... trop belle pour l'épouser, souligne sa raison.

Soudain, derrière son dos, un chœur formidable de voix éclate, conspuant une « Action » qu'elle ne s'explique pas du tout ; une trombe de cravates bleues s'abat sur la place, tandis que tout autour d'elle s'élève, souffle, mugit comme un grand vent d'hiver :

« Hou ! hou ! Thalamas ! »

« Mon Dieu ! ça va-t-il arriver ? La pauvre Loulou veut fuir. Impossible. Avec elle, les manifestants, massés à pied de la statue, sont cernés de toutes parts. Une colonne de bleus les entoure, les encercle dans un anneau humain. Des deux côtés, les canons levés se provoquent, s'exaspèrent à ne pouvoir s'abattre sur les adversaires ; car, entre les blancs et les bleus, une barrière d'agents oppose un obstacle mobile mais infranchissable.

— Vive Jeanne d'Arc ! crie une dame en noir près de Loulou. Vive... Loulou n'entend pas la suite, des agents se sont précipités sur la dame en noir et sur elle. Une canne cingle le visage de l'agent qui, en la secouant, a fait tomber la pauvre enfant à terre.

Malgré ses protestations, sa résistance, on l'entraîne au poste.

« Au poste !... Elle a bien entendu... Sans son bras, que l'agent, dont le nez saigne, broie cruellement, elle croirait à un abominable cauchemar... C'est le dés-honneur des siens... son père... sa sœur mariée... mais surtout son père, qui devra sans doute démissionner ! »

Son petit père si tendre, si indulgent, si confiant, quand il va apprendre que sa fille le trompe, qu'elle a choisi le jour où il s'impose un travail supplémentaire, parce qu'elle aime les chapeaux neufs, pour donner des rendez-vous !...

Son cœur se brise sous le remords, sa gorge se serre de larmes.

De Max, il n'est plus question ; elle croit même qu'elle le déteste, c'est sa faute... elle ne pense qu'au chagrin de son père, au scandale...

Son passage, à travers la foule, soulève de sympathiques ovations. Mais, absorbée dans sa honte, comment pourrait-elle se douter qu'une pauvre fille, qu'un sergent de ville conduit au poste, puisse inspirer autre chose que le mépris des honnêtes gens ?

— Voilà une petite Jeanne d'Arc qui passe. Vive Jeanne ! lui lance un gavoche.

El des voix provocantes, sous le nez de l'agent qui saigne toujours, hurlent : « Bravo ! Vive Jeanne d'Arc, mademoiselle ! »

En vain, Loulou cherche à comprendre comment la sainte patriote peut être mêlée dans cette affaire et pourquoi on les a arrêtées, elle et la dame en noir qui marche devant elle, à côté du jeune homme qui elle a pris pour Max, au début, et qui a donné le coup de canne pour la défendre. Ses idées, fort élémentaires sur la justice, sont en déroute et sa tête est pleine des cris discordants de la foule houleuse.

Cependant, avec la précision d'un homme qui marche à la mort, elle se rappelle une de ses joies d'enfant : un beau livre doré ; la Vie de Jeanne d'Arc, dont sa mère la récompense quelque temps avant la récompense quelque temps avant qu'elle ne soit mariée. — Voici le Panthéon où elle la conduisit, un jour, admirer les fresques représentant la vierge de Domrémy et voici à côté, terrifiante, la lanterne rouge du commissariat de police.

Alors, avec toute l'ardente foi des heures de tribulation, Loulou, devant le temple qui, pour elle, évoque la glorieuse Lorraine, Loulou jure à la sainte que si, par miracle, son père ignore cette fatale journée, jamais plus, ni à M. Max ni à aucun jeune homme, elle n'accordera de rendez-vous.

Le poste déborde de manifestants arrêtés. Mais, par miracle, la dame en noir, le jeune homme et Loulou sont introduits parmi les premiers devant le commissaire.

Hautement, la dame assume la responsabilité de son cri et le jeune homme celle de sa canne ; celui-ci affirme, en outre, l'innocence de la jeune fille, innocence reconnue également par un des agents.

— Pourquoi vous trouvez-vous au milieu des manifestants ? interroge sévèrement le commissaire.

— J'attendais... j'attendais quel'un, avoue Loulou dans une humiliation expiatoire, le front pourpre de honte.

— C'est bien, vous êtes libre, conclut brièvement le commissaire.

Il est un peu plus de six heures. Avec un flacra la conduisant rapidement jusqu'à la barrière, elle se sauve ! Elle offre toute sa petite bourse au premier cocher qu'elle rencontre, afin qu'il aille vite, très vite...

La poussière épaisse des grands jours de bagarre tombe comme un brouillard sur les manifestants aux chapeaux dé-

foncés, aux visages tuméfiés, qu'on voit monter la rue Soufflot, entre des agents.

Dans sa voiture, sans cesse arrêtée par le flot humain et qui vogue, nouvelle arche de Noé, au milieu d'un tumulte effroyable, Loulou reprend quelque assurance, une étroite glace lui montre son chapeau endommagé ; son gros bouquet est resté sur le champ de bataille... Elle rassemble ses impressions.

Elle pense à la peur folle qu'elle a eue ; au mystère de cette aventure affreuse ; à la défection de l'odieux Max ; à ces cris inexplicables... Frileusement blottie au fond du fiacre, elle a fermé les yeux ; et sur le socle d'où tout à l'heure Auguste Comte la considérait d'un air fâché, Loulou aperçoit, comme en rêve, une petite Jeanne d'Arc, qui lui sourit...

Épigramme.

— Vive la Pologne, messieurs ! Cinq coups s'égrenent de l'horloge. Cette fois, Max est en retard.

S'il allait ne pas venir ? Loulou commence vaguement à regretter son escapade. Elle a peur. Il lui semble qu'un danger plane sur cette place bruyante et qu'elle est entourée de choses effroyablement inexplicables, tandis qu'elle pourrait être si heureuse là-bas, dans son logis, coussant près de sa fenêtre en regardant le lac gelé et les arbres morts. Il y faisait un si joli soleil ce matin.

Puis son amour-propre, souffre : Max ne viendra pas. Il a une mauvaise opinion d'elle, sans doute. Une jeune fille, même de dix-huit ans, qui se laisse embrasser et qui dans des rendez-vous dans la rue !... Mais son cœur le défend encore. Son père la peut-être retenu au dernier moment, car il est le premier employé de son père. Il a une belle position... trop belle pour l'épouser, souligne sa raison.

Soudain, derrière son dos, un chœur formidable de voix éclate, conspuant une « Action » qu'elle ne s'explique pas du tout ; une trombe de cravates bleues s'abat sur la place, tandis que tout autour d'elle s'élève, souffle, mugit comme un grand vent d'hiver :

« Hou ! hou ! Thalamas ! »

« Mon Dieu ! ça va-t-il arriver ? La pauvre Loulou veut fuir. Impossible. Avec elle, les manifestants, massés à pied de la statue, sont cernés de toutes parts. Une colonne de bleus les entoure, les encercle dans un anneau humain. Des deux côtés, les canons levés se provoquent, s'exaspèrent à ne pouvoir s'abattre sur les adversaires ; car, entre les blancs et les bleus, une barrière d'agents oppose un obstacle mobile mais infranchissable.

— Vive Jeanne d'Arc ! crie une dame en noir près de Loulou. Vive... Loulou n'entend pas la suite, des agents se sont précipités sur la dame en noir et sur elle. Une canne cingle le visage de l'agent qui, en la secouant, a fait tomber la pauvre enfant à terre.

Malgré ses protestations, sa résistance, on l'entraîne au poste.

« Au poste !... Elle a bien entendu... Sans son bras, que l'agent, dont le nez saigne, broie cruellement, elle croirait à un abominable cauchemar... C'est le dés-honneur des siens... son père... sa sœur mariée... mais surtout son père, qui devra sans doute démissionner ! »

Son petit père si tendre, si indulgent, si confiant, quand il va apprendre que sa fille le trompe, qu'elle a choisi le jour où il s'impose un travail supplémentaire, parce qu'elle aime les chapeaux neufs, pour donner des rendez-vous !...

Son cœur se brise sous le remords, sa gorge se serre de larmes.

De Max, il n'est plus question ; elle croit même qu'elle le déteste, c'est sa faute... elle ne pense qu'au chagrin de son père, au scandale...

Son passage, à travers la foule, soulève de sympathiques ovations. Mais, absorbée dans sa honte, comment pourrait-elle se douter qu'une pauvre fille, qu'un sergent de ville conduit au poste, puisse inspirer autre chose que le mépris des honnêtes gens ?

— Voilà une petite Jeanne d'Arc qui passe. Vive Jeanne ! lui lance un gavoche.

El des voix provocantes, sous le nez de l'agent qui saigne toujours, hurlent : « Bravo ! Vive Jeanne d'Arc, mademoiselle ! »

En vain, Loulou cherche à comprendre comment la sainte patriote peut être mêlée dans cette affaire et pourquoi on les a arrêtées, elle et la dame en noir qui marche devant elle, à côté du jeune homme qui elle a pris pour Max, au début, et qui a donné le coup de canne pour la défendre. Ses idées, fort élémentaires sur la justice, sont en déroute et sa tête est pleine des cris discordants de la foule houleuse.

Cependant, avec la précision d'un homme qui marche à la mort, elle se rappelle une de ses joies d'enfant : un beau livre doré ; la Vie de Jeanne d'Arc, dont sa mère la récompense quelque temps avant la récompense quelque temps avant qu'elle ne soit mariée. — Voici le Panthéon où elle la conduisit, un jour, admirer les fresques représentant la vierge de Domrémy et voici à côté, terrifiante, la lanterne rouge du commissariat de police.

Alors, avec toute l'ardente foi des heures de tribulation, Loulou, devant le temple qui, pour elle, évoque la glorieuse Lorraine, Loulou jure à la sainte que si, par miracle, son père ignore cette fatale journée, jamais plus, ni à M. Max ni à aucun jeune homme, elle n'accordera de rendez-vous.

Le poste déborde de manifestants arrêtés. Mais, par miracle, la dame en noir, le jeune homme et Loulou sont introduits parmi les premiers devant le commissaire.

Hautement, la dame assume la responsabilité de son cri et le jeune homme celle de sa canne ; celui-ci affirme, en outre, l'innocence de la jeune fille, innocence reconnue également par un des agents.

— Pourquoi vous trouvez-vous au milieu des manifestants ? interroge sévèrement le commissaire.

— J'attendais... j'attendais quel'un, avoue Loulou dans une humiliation expiatoire, le front pourpre de honte.

— C'est bien, vous êtes libre, conclut brièvement le commissaire.

Il est un peu plus de six heures. Avec un flacra la conduisant rapidement jusqu'à la barrière, elle se sauve ! Elle offre toute sa petite bourse au premier cocher qu'elle rencontre, afin qu'il aille vite, très vite...

La poussière épaisse des grands jours de bagarre tombe comme un brouillard sur les manifestants aux chapeaux dé-

foncés, aux visages tuméfiés, qu'on voit monter la rue Soufflot, entre des agents.

Dans sa voiture, sans cesse arrêtée par le flot humain et qui vogue, nouvelle arche de Noé, au milieu d'un tumulte effroyable, Loulou reprend quelque assurance, une étroite glace lui montre son chapeau endommagé ; son gros bouquet est resté sur le champ de bataille... Elle rassemble ses impressions.

Elle pense à la peur folle qu'elle a eue ; au mystère de cette aventure affreuse ; à la défection de l'odieux Max ; à ces cris inexplicables... Frileusement blottie au fond du fiacre, elle a fermé les yeux ; et sur le socle d'où tout à l'heure Auguste Comte la considérait d'un air fâché, Loulou aperçoit, comme en rêve, une petite Jeanne d'Arc, qui lui sourit...

Épigramme.

— Vive la Pologne, messieurs ! Cinq coups s'égrenent de l'horloge. Cette fois, Max est en retard.

S'il allait ne pas venir ? Loulou commence vaguement à regretter son escapade. Elle a peur. Il lui semble qu'un danger plane sur cette place bruyante et qu'elle est entourée de choses effroyablement inexplicables, tandis qu'elle pourrait être si heureuse là-bas, dans son logis, coussant près de sa fenêtre en regardant le lac gelé et les arbres morts. Il y faisait un si joli soleil ce matin.

Puis son amour-propre, souffre : Max ne viendra pas. Il a une mauvaise opinion d'elle, sans doute. Une jeune fille, même de dix-huit ans, qui se laisse embrasser et qui dans des rendez-vous dans la rue !... Mais son cœur le défend encore. Son père la peut-être retenu au dernier moment, car il est le premier employé de son père. Il a une belle position... trop belle pour l'épouser, souligne sa raison.

Soudain, derrière son dos, un chœur formidable de voix éclate, conspuant une « Action » qu'elle ne s'explique pas du tout ; une trombe de cravates bleues s'abat sur la place, tandis que tout autour d'elle s'élève, souffle, mugit comme un grand vent d'hiver :

« Hou ! hou ! Thalamas ! »

« Mon Dieu ! ça va-t-il arriver ? La pauvre Loulou veut fuir. Impossible. Avec elle, les manifestants, massés à pied de la statue, sont cernés de toutes parts. Une colonne de bleus les entoure, les encercle dans un anneau humain. Des deux côtés, les canons levés se provoquent, s'exaspèrent à ne pouvoir s'abattre sur les adversaires ; car, entre les blancs et les bleus, une barrière d'agents oppose un obstacle mobile mais infranchissable.

C'est qu'elle a brillé d'un éclat imparfait, indolent et désagréable à plus d'un de nos sens. Elle brûlait, inégalement selon les caprices de la nuit, fâcheuse à qui l'approchait trop, inutile à qui ne l'approchait pas assez, pleurant indifféremment sa mauvaise humeur sur la main qui la soignait, et sur le tapis qui ne lui avait rien fait, peureuse au point de n'oser franchir une porte et de s'évanouir pour un courant d'air, grésillant pour une mouche, un charbon, une poussière, provoquant des malheurs si on avait l'imprudence de lui donner deux voisins — enfin insupportable.

Nous n'avons conservé d'elle qu'un mauvais souvenir, quelques bourgeois pittoresques et certains grandoles ou appliqués d'assez bon goût. Encore avons-nous adapté ces objets d'amateurs aux sources de la clarté nouvelle et véritable.

Car le jour, ou plutôt la nuit de gloire est arrivée. Née de gaz légers, et surtout du mystérieux fluide électrique, la clarté artificielle étouffe nos yeux et transforme nos mœurs.

Docile, elle jaillit partout où il nous plaît. Un signe, elle meurt. Un signe, elle renaît. Son organisme délicat mais savant, ne réclame que des soins fort rares, ou du reste notre ingéniosité s'amuse. Ce n'est plus un enfant, indifférent aux petits accidents de la vie courante, elle ne redoute que les grandes catastrophes sociales ou naturelles.

Blanche, silencieuse, immobile et froide, elle joue son rôle d'intermédiaire avec impatience, mieux avec loyauté. Elle met ce qu'elle touche en valeur, sans « maquillage ». A moins que nous lui imposions des masques ou des travestissements, elle a presque la franchise du soleil.

Elle en a aussi parfois, et par endroits, la puissance. Elle a chassé l'obscurité de nos maisons. Elle a poursuivi le jour, par les routes, sur la mer et sur la montagne.

Aussi les dieux inquiétants de l'ombre superstitieuse, ont-ils cessé de nous effrayer. Nous ne les voyons plus. Le paysage reste verdique.

Les fantômes, eux aussi, qui hantaient les alcôves de jadis, ont cherché d'autres refuges. Avant d'entrer dans un cabinet, nous n'avons plus à nous couvrir, nous ne sommes plus un bouton électrique. Les jeunes filles se couchent sous les soirs sans regarder sous leur lit. Ou sont nos belles peurs d'enfants !

D'ailleurs nous nous sommes livrés à la pleine clarté. Plus de maisons ténébreuses. Tout est ouvert, simple, gai.

Et nous ne nous mystérons plus les mêmes dans ce milieu sans mystères, où nous jouissons pour ainsi dire immédiatement de notre entourage de choses familières.

La clarté brutale n'encourage ni la méfiance, ni la préciosité. Elle incite aux rapports directs, brusques, d'allure franche. L'humour qui est un coup droit, l'emporte sur l'ironie qui est une feinte. Le flirt qui avoue succède à la cour qui n'aspire. Aux teints sincères, la clarté reconnaît tout leur mérite ; aux autres, elle n'accorde que l'ingéniosité d'un artifice réussi, mais non caché.

Et puis la vie nocturne nous attire dans la rue et dans vingt lieux publics, où se donnent des fêtes de lumière que nos ancêtres n'auraient même pu imaginer. C'est le soir, à peu près uniquement, que nous goûtons nos heures de loisir. Serait-ce possible sans la clarté ? Imaginez une foule dans l'ombre. La civilisation des grandes cités, ses réunions énormes où le nombre se réjouit d'être innombrable, où l'art, aidé de mille artifices et d'abord de ceux de la lumière, apporte une communion momentanée, tout cela n'est réalisable qu'au jour vrai des grands jours antiques où sous notre clarté.

Au fur et à mesure que la domination de la clarté se fait plus absolue, nous oublions l'art de vivre en dehors d'elle. Un poète disait du soleil : « Et quand il n'est pas là j'ai peur de ne pas vivre ».

Nous perdons le goût courageux de l'ombre et de l'inconnu. Nous aimons le prévu. A l'inquiétude des voies charmantes, nous préférons le cynisme de la brutale et belle clarté.

Taverny.

En 1851, licencié en droit, Mistral revient à Maillane, où il passera désormais toute sa vie. Son père fut extrêmement bon et gentil pour lui ; il le laissait faire à sa guise. Et c'est alors, à vingt et un ans, « le pied sur le seuil du mas paternel, les yeux vers les Alpes », que Mistral prit cette résolution : revivre en Provence le sentiment de la race ; pour cela, restaurer la langue naturelle et historique du pays ; et enfin, rendre à la langue provençale sa vogue par l'efficacité de la « divine poésie ». Tout cela « bourdonnait » en lui.

Plein de ce remous, de ce bouillonnement de séve provençale qui ne gonflait le cœur, libre d'inclination envers toute maîtrise ou influence littéraire, fort de l'indépendance qui ne donnait des ailes, assuré que plus rien ne viendrait lui déranger, un soir, par les semelles, à la vue des laborieux qui suivaient en chantant la charue dans la raie, l'entraînait, gloire à Dieu ! le premier chant de *Mireille*.

Ce poème, enfant d'amour, fit son éclosion paisible, peu à peu, à loisir, au souffle du vent large, à la chaleur du soleil et aux rafales du mistral, en même temps que je prenais la surveillance de la ferme, sous la direction de mon père qui, à quatre-vingts ans, était devenu aveugle.

Mistral a travaillé longtemps à *Mireille*. Parce que cet ouvrage est d'une élégance si harmonieuse et se développe si bien, on dirait qu'il a poussé comme une plante heureuse. On n'y voit pas le labeur assidu. Mais Mistral ne va pas vite ; et son œuvre, si importante, n'est pas abondante : son dictionnaire provençal, *Lou Tresor dou Felibrige* ; trois épopées, *Mirèio*, *Calendau*, *Nerto* ; un drame, *le Reimo Jano* ; un recueil de poèmes, *les Iles d'or* ; et ses mémoires, — c'est tout.

François Mistral, son père qui lui avait confié la surveillance de la ferme, surveillait la ferme lui-même et avait grand soin de ne pas le déranger.

Quelquesfois, quand le travail était pressant, qu'il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors :

— On est Frédéric !...

Frédéric était allongé sous un saule, cherchant une rime peut-être. Et la mère, alors, répondait :

— C'était dit avec une sorte de respect étouffé. Alors, la voix du vieux François Mistral s'adouciait, pour dire :

— Ne le dérange pas.

Car, pour lui, qui n'avait lu que l'Écriture Sainte et *Don Quichotte*, en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux.

Comme c'est gentil, cette maisonnée provençale, si gaie, si heureuse et si ensoleillée, cette bonne humeur de chacun, cette patiente aménité, cette défé

Paris, mardi 19 mai 1846.

Tu ne te doutes pas à distance, et ne voyant rien de moi, que je travaille et produis beaucoup. Tous mes dessins les meilleurs se dispersent ici dans les mains de mes amis. Je voudrais ne t'en-

Quelques jours après, Eugène reçoit de son père une réponse modérée, indulgente, qui le rassure pleinement et dont il demeure très touché. Il peint avec acharnement et tire grand profit de son voyage. « Je n'ai pas le don, dit-il, d'inventer ce que je n'ai pas vu, et il faut être sobre d'hypothèses en fait d'art dans la reproduction du vrai et même du possible (1). »

Alger, 12 novembre 1847.

consolides en bois duré, à gaïenches découpées, supportant les tasses à café, les parghilés à longs tuyaux garnis de fil d'or et les pipes. De grands coffres en bois, peints comme des étoffes, contiennent les vêtements de toilette, et du fond de ce nid charmant, où il fait toujours sombre et frais, quelqu'un, *Zuleika* peut-

(1) Lettre à sa mère, juin 1846.

Imaginez, mon ami, que sur une étendue de plus d'un lieue et sur une profondeur de plusieurs kilomètres, Mustapha est couvert de maisons pareilles, juchées sur les plateaux, posées sur les pentes ou enfouies dans les vastes profondeurs des ravins ; et figurez-vous bien aussi que rien n'est charmant, régulier à l'œil, distingué de lignes, comme le profil de ces petits joujoux si bizarres.

Blidah, mercredi 17 novembre 1847.

Je ne saurais dire si je suis content ou mécontent de mon travail. J'apprends beaucoup : c'était tout but plutôt que de produire. Je m'efforce enfin, en consultant à chaque instant la nature, de me débarrasser de ces *à peu près* dont je n'aurais pu sortir dans mon atelier. En ce moment-ci je fais un tableau d'un intérieur de rue de marchands arabes. Je veux que ce soit, sinon un *portrait*, du moins une impression fidèle et comme un spécimen de pays. J'ai déjà fait un assez grand nombre de dessins de figures. J'ai deux autres tableaux commencés, et plusieurs autres en projet, dont je ferai du moins l'esquisse ou l'ébauche au prochain jour. Je commence à voir plus juste et surtout plus large. Je péchais par une singulière mesquinerie dont je ne pouvais pas me défaire loin de la nature : celle-ci est, de toutes celles que je connais, la plus propre à vous agrandir le dessin. C'est une chose remarquable aussi et propre aux pays du Midi, que si nombreux, si discordants que soient les détails, ils forment un ensemble toujours simple, toujours lisible.

Les riches Maures, les jeunes gens surtout qui ont grandi sous la domination française, en contact avec les Européens, sont bien prêts d'abandonner leurs traditions et leurs coutumes. J'en connais ici qui n'attendent que leur indépendance pour aller habiter Paris et prendre le frac anglais, le chapeau rond et les sous-pieds. Quand on leur dit qu'ils ont tort d'abandonner leur costume pour le nôtre, ils ne comprennent pas ce reproche, qu'il ne s'adresse qu'à leur mauvais goût : mais le Bédouin là longtemps, je l'espère, pieds nus et la tête rasée, sous son haik blanc et sous son long burnous. Il continuera de coucher, s'il est riche, sous la tente en poils de chameau du *douar* ou dans les petites échopes de la rue Abdallah ; et s'il est

Je vous écris par une nuit magique ;  
pleine lune, et la silhouette blanche des  
montagnes se dessine comme en plein  
jour : il n'y a que peu d'étoiles, à fleur  
de montagnes et qui semblent posées  
sur la neige. Le reste du ciel est tel-  
lement clair qu'il semble vide.

Il y a longtemps que ces messieurs dor-  
ment. Le froid me gagne, car je vous  
écris sans feu. Bonne nuit. Que je vou-  
drais savoir comment vous êtes l'un et  
l'autre à l'heure où, de si loin, je cause  
paisiblement avec vous !

Adieu encore et je vous embrasse tous  
les deux.

EUGÈNE.  
E. Fromentin.

« Des fleurs de ce jardin... (Acte 1<sup>er</sup>) — Air chanté par M<sup>lle</sup> Lilian Grenville

(avec émotion) Rall.  
 - jet de ma ten - dres - se, ie les ai im - mo - lé - es à la tombée du  
 a Tempo I<sup>o</sup> pp  
 jour. Mais Vénus reste insensi - ble, ai fleurs  
 a Tempo I<sup>o</sup> pp  
 ni bi - joux n'ont pû fléchir sa ri - gueur — et je viendrai en - cor, — si  
 (avec ferveur)  
 gran - de est l'espé - ran - ce lui parler de l'ai - mé, — lui deman.  
 Rit.  
 - der son cœur. — mp  
 pp